Zeitschrift: L'effort cinégraphique suisse = Schweizer Filmkurier
Herausgeber: L'effort cinégraphique suisse
Band: - (1933-1934)
Heft: 31-33

Artikel: Les fausses interprétations
Autor: E.E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-732457

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les fausses interprétations

Dans un journal bien pensant genevois, on a pu lire, sous la signature H. T., une sorte de réhabilitation de « Topaze ». Car il s'est effectivement trouvé des esprits à ce point rigoristes — pour ne pas écrire étroits et hypocrites — qui déclarèrent ce film dangereux. « Hé oui, pensez donc ! (il faut entendre leur indignation onctueuse) montrer au peuple que, pour réussir, certaines gens usent de combinaisons, trempent dans des affaires louches ; quelle immoralité ! On ne voit cela qu'au cinéma... » Comme s'il n'y eût pas, dans la vie réelle, des affairistes d'après-guerre, des « combinards », des politiciens véreux, dont la race, du reste, n'est pas près de disparaître !

Donc, contre ces Tartufes, qui nient l'évidence pour crier haro sur le cinéma, M. T. prend la défense du film « Topaze » ; mais... et sous le généreux prétexte de l'innocenter, diminue et réduit à presque rien la puissance suggestive des images animées. « Le réalisme à l'écran n'a que deux dimensions — écrit-il. — Il touche moins qu'au théâtre. » Curieuse remarque, alors que, de tous côtés (sauf chez les détracteurs du cinéma) on s'accorde pour reconnaître que celui-ci, non seulement donne l'illusion parfaite du réel, du vécu, mais, par cela même, agit sur l'impressionnabilité des spectateurs. Et cela à un point tel qu'on défend le cinéma aux jeunes, aux névrosés, aux influençables. Oui, tandis qu'on autorisait les « moutards » à se rendre jadis, avec leurs parents, aux représentations théâtrales de « La Chaste Suzanne » où, comme l'on sait, il s'agit de certaine initiation... en cabinet particulier, on interdit, dans certaines villes, le film « Le Rosier de Mme Husson » aux *adultes !* — preuve évidente du réalisme et de l'influence de l'écran sur les spectateurs. Tel n'est pourtant pas l'avis de l'avocat de « Topaze », qui écrit plus loin : « A la scène, les mots sont là « en chair et en os », avec leur vraie vibration. » Des mots « en chair et en os », cela doit être bien curieux à voir, à toucher, à sentir ! Quant à leur « vraie vibration », rendons grâce aux films sonores qui les embellissent souvent en les amplifiant. (Exemple : Jeanette MacDonald, Ramon Novarro, Maurice Chevalier, etc.) «Topaze[1], à la scène, continue H. T., est la canaille consciente et organisée, le technicien du chantage, ce qu'il y a de plus abject dans notre société moderne : l'homme goutte-de-pus, ou le citoyen-streptocoque, *(que c'est donc délicatement exprimé !)* Topaze, ou la honte bue. *(Heureusement que H. T. n'a rien d'un arriviste — du moins nous l'espérons.)* Mais à l'écran — ô miracle du cinéma — le même Topaze n'a pas tant d'importance. C'est un pauvre bougre qui, affamé, aurait chipé un pain chez le boulanger, mais que des circonstances vaudevillesques ont entraîné dans le maquis de la politique ? »

Passez muscade ! La leçon de ce film, son intention satirique (et *moralisante : « castigat ridendo mores »*) perd ainsi au cinéma, selon H. T., toute vigueur, comme un alcool transvasé, mis à l'air.

« Tandis que la pièce *(je cite toujours)* causait une certaine gêne par son cynisme brutal, son réalisme angoissant, le film s'est contenté de nous amuser en nous présentant les choses sur un ton badin ou burlesque. » Le plus fort — tenez-vous bien — c'est que l'auteur de ces appréciations avoue n'avoir pas vu et entendu « Topaze » au théâtre... ce qui ne l'empêche point de porter des jugements comparatifs entre la pièce de Marcel Pagnol, jouée à la scène ou sur l'écran...

Par ailleurs, et toujours pour le laver des accusations — qui n'ont pas compromis son succès, au contraire — H. T. oppose à « Topaze » un autre film, « Scarface », prototype, selon lui, du film malfaisant : « Certaines bandes de gangsters américains, avec leurs massacres très simples, tout naturels, sont à la longue écœurants. Elle attirent, comme une ordure les mouches, un certain public qui aime ça. *(H. T. n'était-il pas, lui aussi, dans la salle qui projetait « Scarface » ?)* Et c'est cela qui les rend condamnables. Lors des représentations de « Scarface », à Genève, tous les mauvais garçons à casquette emplissaient les gradins et la galerie. » « *Tous* les mauvais garçons »... vous avez bien lu ? — hormis sans doute l'unique bon grain, mêlé à l'ivraie — emplissaient la salle. A quoi les reconnaissait-on ces « mauvais » garçons ? Portaient-ils un foulard rouge autour du cou, un couteau en travers d'une bouche grimaçante ? Non ? Alors ? Alors, au lieu du haut-de-forme ou du démocratique chapeau mou couvrant leur chef, ils arboraient... une casquette. Horreur, et damnation ! Et puis, ils s'empilaient aux gradins et sur la galerie. Eh ! quand on ne possède ni carte de presse, ni entrée de faveur, et que très peu d'argent dans un portemonnaie plat, on s'assied où l'on peut, sans qu'il y ait rien à reprendre, si, selon la doctrine chrétienne, pauvreté n'est pas vice... « Leur plaisir n'était pas douteux... ou plutôt il l'était. La bête humaine réagissait à chaque coup scabreux ou criminel. Donc, un mauvais film. »

Telle est la conclusion de H. T. qui, jugeant « la bête humaine » (« Vous êtes tous frères », a dit Quelqu'un) commet une erreur d'appréciation car, dans la salle, ce n'était pas du plaisir qu'exprimaient les coups de sifflets, les apostrophes méprisantes, les réflexions à la sortie, mais bien certainement le dégoût populaire et... bourgeois devant la lâcheté des bandits, veules et couards lorsqu'il s'agit de sauver leur propre carcasse. Le public, loin de considérer ces gangsters comme des héros et de prendre au spectacle des froides et meurtrières tueries un plaisir douteux et affiché, leur eût bien plutôt craché au visage ou, comme les antiques Romains, signifié, en abaissant leur pouce, leur condamnation à mort. En conséquence de quoi « Scarface » n'est pas un mauvais film, puisque révoltant la conscience des honnêtes gens, ceux-ci coiffés, ou non, d'une casquette !

E. E.

[1] Il s'agit ici du personnage.

Nous vendons jusqu'à l'épuisement du stock les
pièces détachées
pour
Ernemann I et II
avec 25 % de remise
sur catalogue de la fabrique.
S. A., AKSA, Rennweg 35, ZURICH